riez, qui étaient restés les candidats des conservateurs.

La représentation sénatoriale était redevenue tout entière républicaine.

M. Carnot, sénateur inamovible, étant venu quelque temps après, à décéder son siège, conformément à l'art. 5 de la loi du 9 décembre 1884, fut tiré au sort entre les départements dont la représentation sénatoriale avait été augmentée par ladite loi, et attribué au Nord.

L'élection fut fixée au 21 juin 1888.

Elle se fit entre M. Géry-Legrand et M. le général l'Hériller; le candidat conservateur blackboulé le 5 janvier précédent. Au premier tour, M. A. Girard avait obtenu 225 voix et avait amené un ballottage.

Voici quels furent les résultats du deuxième tour :

Inscrits : 2.342 ; votant : 2.333. M. Géry-Legrand, 1.104 voix, élu ; général l'Hériller, 10.59. M. Girard n'en obtenait plus que 78.

Le 4 janvier 1891 eut lieu une autre élection partielle pour pourvoir au remplacement de M. Cirier, décédé le 20 octobre 1890. M. Maxime-Lecomte fut élu au deuxième tour par 1.274 voix contre 1.031 à M. Hellin, candidat conservateur présenté par la «Dépêche» et 12 à M. Telliez, candidat de l' «Echo».

M. Maxime-Lecomte était patronné par le «Progrès du Nord». Le «Réveil du Nord», alors journal républicain progressiste, le soutint pendant les derniers jours de la campagne parce qu'il s'était déclaré partisan de la revision de la Constitution, du changement de la base électorale du Sénat, et qu'il avait voté la proposition Maujan.

Le 13 mars 1892, nouvelle élection partielle occasionnée par le décès de l'amiral Peyron, sénateur inamovible, dont le siège était attribué au département du Nord. Deux candidats seulement furent en présence : M. Trystram, qui fut élu par 1.232 voix, contre 1.077 à M. Alphonse Outters, candidat de l' «Echo», soutenu par le «Nouvelliste-Dépêche».

M. Trystram avait été défendu par le «Réveil», alors journal républicain progressiste, dans les mêmes conditions que M. Maxime Lecomte.

Le décès de M. Merlin amena une dernière élection durant cette période de neuf années. L'élection eut lieu le 23 juin 1895, entre M. Depreux, qui fut élu par 1.429 voix sur 2.375 votants ; M. Lainé, qui obtint 842 voix, et le citoyen Moreau, qui en obtint 104.

C'était la première fois qu'un candidat nettement socialiste se présentait au Sénat. La candidature du citoyen Moreau avait été patronnée par le «Réveil», organe socialiste.

De 1897 à 1906

En 1897, par suite des deux sièges (celui de Carnot père et celui de l'amiral Peyron) attribués à notre département, parmi ceux des membres de la Chambre-Haute disparus, le Nord avait à élire sept sénateurs.

A la suite d'avances non déguisées de la part de la «Dépêche», l' «Echo» tenta de former une liste sur laquelle devait figurer M. Cambon, ancien préfet du Nord et que les cléricaux s'étaient engagés à défendre ; il ne put réussir dans ses démarches.

C'est alors que la «Dépêche», après avoir constaté l'échec lamentable de l' «Echo», composa une liste de sept candidats qu'elle donna comme républicains libéraux. Le «Progrès» présenta sa liste, qui contenait les noms de six sénateurs sortants et celui de M. Emile Dubois, député ; les cercles radicaux-socialistes en présentèrent une autre ; enfin le Parti ouvrier entra dans la lutte.

Le citoyen Jules Guesde, le matin de l'élection, écrivait dans le «Réveil», sous le titre : «A l'assaut du Sénat» :

« ... Il fut un temps où l'on prétendait faire merveille, reculer les bornes du révolutionnarisme en s'interdisant de participer à l'élection des délégués sénatoriaux...

» ... Pourquoi distinguerions-nous, en effet, entre les divers pouvoirs publics qu'il a pu convenir à la bourgeoisie d'instituer pour sa sauvegarde et dont la conquête s'impose au prolétariat organisé pour la transformation de la propriété et de la production capitalistes en propriété et en production sociales ?»

Dans une récente interview, il avait déclaré : « Tant que le pouvoir politique n'aura pas été enlevé à la bourgeoisie par le parti socialiste, il n'y aura rien de fait, il n'y aura même rien de faisable : l'outil de la transformation sociale nous manquera.

» La prise de possession du pouvoir, c'est la préface de l'expropriation économique que nous poursuivons ; nous faisons pour le Sénat ce que nous avons fait pour les divers corps électoraux : nous l'envahissons.

» Nous sommes décidés à nous emparer de toutes les positions qu'on peut prendre à coups de bulletins. »

Voici donc quels étaient les partis en présence au dernier renouvellement général de la représentation sénatoriale du Nord.

L'élection eut lieu le 3 janvier 1897.

En voici les résultats :

Liste du Parti ouvrier : Henri Carrette, maire de Roubaix, 131 voix ; Cousin-Corbier, conseiller municipal de Fourmies, 122 ; Giard Alfred, professeur à la Sorbonne, ancien député de Valenciennes, 217 ; Moreau Emile, ancien député de Roubaix, 217 ; Rassel Julien, 117 ; colonel Sever, député de Lille, 195 ; docteur Staes-Bramme, adjoint au maire de Lille, 181.

Liste des cercles radicaux-socialistes : Docteur Cathelotte, conseiller municipal de Berlaimont, 65 voix ; Delabre, ancien maire de Rumilly, 54 ; J. Dourges, cultivateur à Vred, 47. Les cercles radicaux-socialistes avaient porté en même temps les citoyens Emile Moreau, Alfred Giard, colonel Sever et Staes-Bramme de la liste du Parti ouvrier.

Liste de la «Dépêche» : MM. Alfred Dumont, 808 voix ; Joseph Morel, 786 ; Félix Dehau, 780 ; Ch. Rogez, 778 ; Emile Bouillez, 777 ; Lefebvre-Pontalis, 773.

Liste du «Progrès» : MM. Léon Claeys, 1.421 voix ; Maxime-Lecomte, 1.410 ; Alfred Girard, 1.400 ; Théophile Depreux, 1.394 ; J.-B. Trystram, 1.377 ; Géry-Legrand, 1.373 ; et Emile Dubois, 1.348.

Il y avait 2.309 électeurs inscrits ; il y eut 2.285 suffrages exprimés.

La mort de M. Géry-Legrand a nécessité une élection complète qui eut lieu le 4 janvier 1903. Cinq partis étaient en présence pour se disputer ce siège. Voici comment se répartirent les suffrages au premier tour de scrutin : MM. Delesalle, socialiste indépendant, 86 voix ; Delory, candidat du Parti ouvrier, 104 ; Debierre, radical-socialiste, 250 ; M. Potié, radical opportuniste, 1.101 ; M. Scrive, réactionnaire, 832. En outre, MM. Leloir et Delemer, candidats fantaisistes, obtinrent ensemble une trentaine de voix. Au second tour, M. Potié fut élu par 1.432 voix contre 814 à M. Scrive. M. Delesalle en obtenait encore 56 ; M. Delory 19 et M. Debierre 19.

L'année suivante, le département du Nord ayant été désigné par le sort pour élire un sénateur en remplacement de M. Luro, sénateur inamovible décédé, une élection partielle eut lieu le 10 janvier 1904.

Le Parti ouvrier, cette fois, n'eut pas de candidat, et le docteur Desmons représenta le parti socialiste indépendant. Chez les radicaux, une division s'était produite lors du congrès départemental qui devait choisir un candidat. M. Tribourdaux fut désigné par ce congrès et soutenu par le «Progrès du Nord». De son côté, M. Debierre posa sa candidature. Les réactionnaires eurent également deux candidats : M. Scrive, soutenu par la «Dépêche», et M. Chatteleyn, patronné par l' «Echo».

Au premier tour, les voix se répartirent de la façon suivante : Docteur Desmons, socialiste indépendant, 121 voix ; M. Debierre, 132 ; M. Tribourdaux, 885 ; M. Chatteleyn, 492 ; M. Scrive 733.

Ce ne fut qu'au troisième tour que M. Chatteleyn fut élu par 1.108 voix contre 1.185 à M. Tribourdaux et 22 à M. Scrive.

La représentation sénatoriale du Nord cessait donc d'être républicaine, puisque les cléricaux avaient conquis un siège.

Enfin, le décès de M. Dubois et la démission de M. Trystram furent la cause d'une double élection complémentaire qui eut lieu le 2 avril 1905. En voici les résultats :

Premier tour : Socialistes indépendants : M. Ed. Delesalle, 84 voix ; M. H. Carrette, 83 ; Candidats du P. O. F. : M. Gustave Delory, 81 voix ; J. Rassel, 66 ; Radicaux-socialistes : MM. Vandenbroucque, 67 voix ; Saphore, 67 ; Radicaux : MM. Trystram fils, 1.070 voix ; Paul Hayez, 1.061 ; Réactionnaires : Demoutier, 1.118 ; Cardon, 1.114.

Au second tour MM. Trystram fils et Hayez sont élus par 1.206 et 1.202 voix, respectivement, contre 1.128 à M. Démoutier et 1.124 à M. Cardon.

Emile RAYMOND.

* * *

AUX DÉLÉGUÉS SÉNATORIAUX SOCIALISTES

Les délégués sénatoriaux socialistes sont priés d'assister, sans aucune faute, à la réunion qui aura lieu entre le 1er et le 2e tour de scrutin, le dimanche 7 janvier 1906, à une heure de l'après-midi, à l'estaminet, 47, rue de Béthune, à Lille.

L'on compte absolument sur leur présence, car, à cette réunion, il sera décidé, conformément au règlement de la Fédération, de l'attitude à tenir aux différents tours de scrutin.

La Commission spéciale des Elections Sénatoriales.

NOTA. — *Les délégués sont invités à se munir de leur carte d'adhérent au Parti Socialiste (S. F. I. O.), qui sera exigée à l'entrée de la salle.*

* * *

Trains Sénatoriaux

A l'occasion de l'élection de huit sénateurs qui aura lieu à Lille le 7 janvier 1906, des mesures spéciales seront prises, pour parer, avec régularité, au mouvement des voyageurs qui se produira tant dans la matinée du 7 janvier pour les arrivées à Lille que dans l'après-midi et la soirée pour les départs, savoir :

Pour les arrivées, le matin, le train express 2002 fera exceptionnellement arrêt à Coudekerque-Branche à 7 h. 38 du matin, à Esquelbecq à 7 h. 56 et à Arnèke à 8 h. 04. Les voyageurs continueront d'Hazebrouck à Lille par le train de 2242 à 8 h. 22, train qui desservira également Bailleul à 8 h. 37, 8 h. 38 et Armentières à 8 h. 50, 8 h. 51, pour arriver à Lille à 9 h. 13 du matin.

Des trains spéciaux seront organisés, savoir : AULNOYE, départ 7 h. 05 matin, LILLE, arrivée 9 h. 20 matin. — VALENCIENNES, départ 8 h. 24 matin, LILLE, arrivée 9 h. 51 matin. — SOMAIN, départ 8 h. 20 matin, ORCHIES, arrivée 8 h. 49 matin.

Les voyageurs de ce dernier train trouveront place dans le train ordinaire 1506 quittant Orchies à 9 h. 20 et arrivant à Lille à 9 h. 57 et dans ceux supplémentaires mis en marche au départ d'Aulnoye et de Valenciennes.

Pour les retours, le soir :

Les trains 1517, 1519 et 2236 seront dédoublés au départ de Lille, si c'est nécessaire. De plus, il sera prévu des trains supplémentaires dont nous donnons ci-après les heures de départ et d'arrivée :

LILLE, départ 9 h. 15 soir. — VALENCIENNES, arrivée 10 h. 45 soir. — LE POIRIER, arrivée 11 h. 05 soir. — JEUMONT, arrivée minuit 18 matin. — DOMPIERRE, arrivée minuit 10. — HIRSON, arrivée 1 h. matin. — TRITH-SAINT-LEGER, arrivée 11 h. 08 soir. — BUSIGNY, arrivée minuit 15. — MARLY, arrivée 11 h. 02 soir. — HIRSON, arrivée 1 h. 35 matin. — GOMMEGNIES, arrivée minuit. — CAMBRAI-VILLE, arrivée 1 h. 28 matin. — LOURCHES, arrivée 10 h. 24 soir. — BUSIGNY, arrivée minuit 10. — SAINT-AMAND-THERMAL, arrivée 9 h. 36 soir. — BLANC-MISSERON, arrivée 10 h. 01 soir.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

La Révolution en Russie

Dans certains milieux, on ne veut pas que la Révolution russe triomphe et l'on essaie, par tous les moyens, de convaincre l'opinion qu'elle ne peut réussir, qu'elle doit succomber.

Les faits, disent, de jour en jour, précisément le contraire.

Commencée timidement, par des supplications, la Révolution s'est développée en un mouvement orageux, combatif, donnant l'assaut à l'ancien régime. Mais un ruisseau ne peut devenir un torrent qu'en absorbant d'autres ruisseaux. Les réactionnaires prétendent s'appuyer sur l'histoire même de la Révolution pour prouver son impuissance. Il faut chercher des preuves ailleurs. L'*Echo de Paris* dont on connaît les tendresses réactionnaires, les trouve dans la statistique de la population de l'Empire russe.

Donnant le chiffre total de la population, qui est de 126 millions, et le répartissant en différentes classes, ce journal conservateur constate que le nombre des révolutionnaires russes ne peut dépasser six millions. « Ces six millions d'hommes sont dispersés, ajoute-t-il, sur un territoire de 21 millions de kilomètres carrés, à peu près le sixième des espaces continentaux du globe. » La conclusion s'impose. Pour l'*Echo de Paris*, la révolution est condamnée.

Remarquons tout d'abord que la force sociale d'une classe ne peut être calculée d'après le nombre de ceux qui la composent. Les six millions que l'*Echo de Paris* veut bien accorder aux révolutionnaires, et qui sont constitués par des ouvriers et des intellectuels, peuvent avoir et ont certainement une force sociale beaucoup plus grande que les dizaines de millions de paysans par exemple.

Mais le chiffre donné par l'*Echo de Paris* est tout à fait erroné. Il suffit de rappeler que les nationalités opprimées, telles que les Polonais, les Finlandais, les Arméniens, les Juifs, tous acquis à la Révolution, composent déjà plus de vingt millions d'habitants. Nous ne rechercherons pas quel peut être le chiffre exact des révolutionnaires proprement russes.

Nous indiquerons seulement que les villes comme Moscou, Nijni-Novgorod, Sornovo, Tver, Iaroslaw, Ivanovo-Vosnesiensk, et d'autres encore, où le mouvement révolutionnaire est si puissant, sont des villes purement russes. C'est également une erreur de considérer toute la population paysanne comme fidèle au tsarisme. Les révolutionnaires peuvent beaucoup plus compter sur elle que le tsarisme.

BARBARIE TSARISTE

Le carnage de Moscou. — Effroyable massacre d'ouvriers. — Incendies et canonnades. — Féroce répression. — L'insurrection n'est pas morte. — Nouveaux soulèvements armés. — Situation impossible du ministre Witte. — La réaction à l'œuvre.

La révolution a été écrasée à Moscou. Du moins, les dépêches officieuses nous représentent les choses sous cet aspect, et cette fois elles doivent se rapprocher de la vérité, car il impossible que la révolution ait pu résister au massacre formidable auquel ont procédé les troupes impériales.

Toutes les horreurs commises jusqu'ici au cours de la crise effroyable que traverse la Russie ont été dépassées ; c'est par flots que le sang a été versé à Moscou, c'est à coups de mitraille que l'on a détruit les maisons, c'est par le feu que l'on a exterminé les révolutionnaires réfugiés dans certains édifices...

Ce n'est plus la guerre civile, ce n'est plus la répression : c'est toute la barbarie déchaînée, et à lire les détails télégraphiés par les correspondants ,il semble qu'une horde innombrable de barbares d'Asie ait passé par Moscou et n'ait laissé subsister de la grande ville impériale que des ruines fumantes. La garnison était incapable de tenir tête à la révolution. On a envoyé à la rescousse la garde impériale dont l'artillerie « a fait merveille » : maisons, barricades, hommes, femmes, enfants, tout a été balayé ! On estime que les pertes des révolutionnaires sont relativement peu importantes comparées au nombre des victimes innocentes, des passants inoffensifs, des habitants qui, affolés, fuyaient les maisons en feu et que les troupes fusillaient sans pitié. Ces troupes, d'ailleurs, ont subi également des pertes considérables.

Les révolutionnaires se sont défendus avec l'énergie du désespoir, défendant leurs positions rue par rue avec un sens de stratégie qui déconcerte tous les officiers. Les étudiants surtout ont fait preuve d'une audace inouïe. On en a vu commander des détachements révolutionnaires qui ont soutenu le choc de régiments entiers et qui ont été complètement anéantis...

Ce serait une erreur de croire que la fin de la révolte de Moscou marque la fin de la révolution en Russie. Avant quinze jours on verra la révolte armée se produire dans une autre grande ville de l'Empire. Ce qui se passe actuellement dans les provinces occidentales n'est pas fait, au surplus, pour permettres de se faire des illusions. On a envoyé contre les paysans lettons le général Orlof, dont les troupes ont subi plusieurs défaites partielles. De ce côté aussi on demande encore et toujours des renforts, mais où le gouvernement les prendrait-il ? Il n'est plus une ville de province où la présence des troupes ne soit indispensable et le gouvernement lui-même est travaillé par des courants si hostiles les uns aux autres que toute administration normale devient impossible. On assure que le comte Witte va se retirer très prochainement et qu'il sera remplacé par M. Dournovo, l'âme de la réaction. Le comte Witte, en effet, a échoué complètement dans sa mission et lui, qui devait préparer le régime libéral, ne peut prendre la responsabilité de cette répression à outrance qui marque un retour offensif de la réaction. La situation devient intenable pour lui et il ne lui reste qu'à abandonner un gouvernement où son influence est nulle et où ses meilleures intentions sont ouvertement contrecarrées par ceux que la réaction a su placer dans son entourage immédiat.

Grévistes fusillés

Moscou après le massacre. — Cadavres de femmes et d'enfants en tas. — Rivière couverte de morts.

Moscou, 1er janvier. — La majorité des révolutionnaires dans le quartier Presnaia ont réussi à s'échapper.

Environ cent d'entre eux se sont rendus au général Min, pour épargner la destruction des maisons des pauvres. L'artillerie et les troupes déblaient le chemin de fer de Kazan et s'emparent des gares, les unes après les autres.

Trois cent soixante-dix employés de chemins de fer ont été fusillés à Lubertsy.

Moscou redevient tranquille. L'amiral Doubassoff a quitté le Kremlin et est retourné au palais.

Tous les journaux ont reparu de nouveau.

Le comité de l'Union des unions a été arrêté, quoique ses membres n'aient pas pris part au soulèvement.

Les habitants de Moscou arrivés ici disent que, avant l'arrivée de renforts, la troupe s'enfuyait toujours devant les révolutionnaires. Ils ajoutent qu'ils comprennent, maintenant, pourquoi les armées russes ont été vaincues en Mandchourie. D'après les journaux, un grand nombre de soldats et d'officiers sont arrivés ici de Moscou, en état d'arrestation, pour actes d'indiscipline.

Le Nasha Zhizn publie une lettre de son correspondant à Moscou, qui dit que des officiers du régiment Semenovsky l'ont brutalement maltraité.

Aujourd'hui, 150 morts ont été enterrés. Quarante-sept postes ambulanciers annoncent que du 20 au 30 décembre ils ont recueilli 548 tués, parmi lesquels 100 enfants et 1,065 blessés, parmi lesquels 165 femmes et enfants, en nombre.

300 employés de chemins de fer sont révoqués pour complicité dans la révolte.

Au nombre des tués est un jockey anglais M. Jefferies.

Les soldats voulaient tuer un vieillard parce qu'il avait dans sa poche un portrait du Père Gapon.

La rivière Moska, au Presnia-Verck, là où Napoléon la traversa, est recouverte de cadavres de révolutionnaires éparpillés sur la glace.

Incident judiciaire

Un fait sans précédent. — Arrestation d'un avocat à Marseille. — Juge d'instruction contre défenseur. — Perquisitions et saisies. — Le ministre de la justice ordonne une enquête. — Les droits de la défense.

Marseille, 3 janvier. — Il vient de se produire à Marseille un fait sans précédent dans les annales judiciaires. Le défenseur d'un des inculpés dans l'affaire des voleurs internationaux a été mis en état d'arrestation parce qu'il avait refusé de faire connaître l'adresse d'un de ses anciens clients.

L'avocat qui a été victime d'une telle mesure est Me Destrez, du barreau de Paris. Chargé de plaider la cause du chef de la bande, Mirabel, il se rendit à Marseille et se présenta au cabinet de M. Cavaillon, juge d'instruction. Après quelques politesses échangées, le magistrat demanda à Me Destrez l'adresse d'un de ses anciens clients, nommé Baudouin, accusé dans la même affaire. Il obtint immédiatement cette réponse : « Les avocats défendent les inculpés, ils ne les livrent pas. »

— « En ce cas, dit le juge d'instruction, je me vois obligé de vous mettre en état d'arrestation. »

Me Destrez fut conduit sous bonne escorte chez le commissaire de police aux délégations judiciaires, et M. Cavaillon alla perquisitionner à l'hôtel où l'avocat était descendu. Les valises de Me Destrez furent ouvertes ; tous les papiers qu'elles renfermaient furent saisis ; mais aucun document utile à l'instruction ne fut découvert.

Au bout de cinq heures, Me Destrez était remis en liberté. Dépouillé de son dossier, il s'empressa de quitter Marseille pour se rendre à Paris, où il raconta cette singulière affaire au bâtonnier, Me Chenu, qui, aussitôt, a saisi de l'incident le garde des sceaux.

Une enquête a été ouverte par les soins du ministère public.

Le bâtonnier du barreau de Paris a déclaré, à propos de cet incident, à un de nos confrères :

— Trois magistrats ont perquisitionné dans la valise de Me Destrez, pendant son absence. En vertu de quel droit ? Si le principe est admis, c'en est fait de la défense, dont les droits sont imprescriptibles.

Me Destrez n'a pas voulu répondre au juge d'instruction sur l'adresse de Baudouin fils, recherché par la police. Il ne le pouvait pas, sinon il eut violé le secret professionnel. Un avocat est dépositaire de secrets ; la loi lui confère le droit de les garder. Le juge ne devait pas les lui demander.

» Encore moins devait-il : 1. l'incarcérer, en dépit du code et des décrets qui n'admettent l'arrestation d'un avocat qu'en cas de meurtres, etc., ou après consultation du procureur général et du bâtonnier (or, l'un a ignoré tout, l'autre n'a pas été avisé) ; 2. fouiller dans sa correspondance, car il y a eu abus de pouvoir dans ce second cas.

»De sorte que le juge d'instruction, s'il est déclaré coupable de ce dont on l'accuse, non seulement devra être révoqué par l'autorité administrative, par le garde des sceaux ; mais Me Destrez pourra l'attaquer en responsabilité — la loi reconnaît cette responsabilité — et les accusés lésés également dans le droit défensif que le Code ne leur dénie pas. »

La conférence Marocaine

L'ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE

Berlin, 3 janvier. — Dans les cercles autorisés à Berlin on déclare sans fondement l'inquiétude qui semble régner en France au sujet des intentions de l'Allemagne envers la France.

Des personnes qu'intéressent les finances françaises ont pris, la semaine dernière, des renseignements au sujet de l'éventualité d'une guerre avec la France que l'Allemagne provoquerait.

Les banquiers allemands, qui jouent, comme on sait, un rôle important dans la politique, ont répondu que rien ne tend à faire supposer que le gouvernement allemand se propose d'adopter des mesures d'agression à l'égard de la France.

Il y a quinze jours, le baron de Richthofen, ministre des affaires étrangères, donna une réponse analogue à une personne qui lui avait dit que le conseil des ministres français avait des doutes sérieux sur les intentions de l'Allemagne. Le ministre a ajouté :

« Qu'est-ce que l'Allemagne aurait à gagner dans une telle guerre ? »

Dans sa revue annuelle de la politique internationale pour l'année 1905, la *Gazette de Francfort* écrit :

« Nous considérons le problème du Maroc comme facile à élucider. Cette question ne servira pas de base à d'autres entreprises, quoiqu'il existe en France un parti colonial puissant, qui s'est trouvé fortifié par la dernière convention franco-anglaise abandonnant le Maroc à la France et laissant, d'autre part, à l'Angleterre toute liberté pour sa politique coloniale pendant trente ans.

Quoiqu'il en soit, l'Allemagne n'abandonnera pas ses droits et s'opposera à ces plancs des deux nations en se basant sur les traités antérieurs. Rien ne put changer l'ordre des choses actuel.

En France, il est d'usage de rejeter toutes les fautes du côté allemand ; mais si ces fautes ont été commises en partie de notre côté, cela ne fera pas de mal que nous montrions que nous aurions dû mieux nous garder, et aura montré que nous devions prendre une attitude ferme. »

ACCORD SINCERE

Madrid, 3 janvier. — Le président du conseil espagnol, M. Moret, a fait des déclarations très optimistes à un correspondant de la *Tribuna* de Rome.

Son opinion, qui n'est pas une simple présomption, mais une impression fondée sur des données positives, est que l'accord se fera sincère et durable entre la France et l'Allemagne à la conférence d'Algésiras, et supprimera pour longtemps tout danger de conflagration européenne. M. Moret répond des sentiments pacifiques de l'empereur d'Allemagne, et dit que le pessimisme de la presse allemande n'est qu'une tactique. Il évalue la durée de la conférence de six à sept semaines. Toutes les difficultés ont été prévues, même le cas de mauvaise volonté de la part des délégués du sultan du Maroc.

» De son côté, le duc d'Almodovar, ministre d'Etat, a déclaré au cours d'une conversation :

« C'est sans raison que la presse étrangère a employé ces jours derniers, un langage belliqueux au sujet des résultats probables de la conférence d'Algésiras.

Toutes les conversations que j'ai eues avec les ambassadeurs, aussi bien que les communications que j'ai reçues d'eux, confirment qu'un esprit de concorde anime les nations, et que celles-ci désirent que la conférence porte des fruits heureux pour tous les intéressés.

Je répète, a ajouté le ministre, que le langage de la presse étrangère est quelque peu agressif, mais qu'il est sans fondement aucun. Je suis tout particulièrement heureux d'en faire la constatation. »

Un assassin clérical

Un militant socialiste assassiné par un agent électoral du clérical député Ramel — Coups de revolver dans la nuit. — Lâche attentat. — Le criminel arrêté.

Nîmes, 3 janvier. — Dans la deuxième circonscription d'Alais que représente à la Chambre M. de Ramel, la campagne électorale est déjà ouverte.

Contre le député royaliste, contre le conspirateur honteux que la Haute-Cour acquitta, à raison de ses excuses et de ses regrets, les républicains ont engagé une rude bataille.

Pour le moment, c'est la Fédération socialiste du Gard qui s'est chargée de la mener, bien qu'aucune candidature n'ait été posée par elle.

Dimanche, elle avait organisé deux conférences dans le pays noir, l'une à Génolhac et l'autre à Chamborigaud. MM. François Fournier, député de Nîmes et Plantier-Noguier, conseiller général de Sauve, devaient faire ces conférences. Les deux élus socialistes purent parler sans incidents à Génolhac où un nombreux auditoire de républicains les accueillit avec enthousiasme.

A Chamborigaud les choses ne se passèrent pas ainsi :

Dans la salle où avait lieu leur conférence l'affluence était extraordinaire et houleuse.

Vers le milieu de la réunion des jeunes gens venus de la Vernarède et connus comme étant aux gages de la réaction envahirent la salle.

Dès leur entrée qui fut très bruyante, ils indiquèrent leur intention d'empêcher le député Fournier et le conseiller général Plantier-Noguier de faire le procès de M. de Ramel. Les républicains présents dans la salle se montrèrent fermement résolus à maintenir l'ordre. Aidés par le maire de Chamborigaud, ils eurent raison des énergumènes.

Ceux-ci fort dépités de l'insuccès de leur contre-manifestation, crurent devoir prendre leur revanche.

Dans la nuit noire, tandis que s'effectuait la sortie des auditeurs de cette conférence républicaine et socialiste qu'ils s'étaient promis d'empêcher, ils cherchèrent querelle à un groupe de républicains dans lequel ils espéraient que MM. François Fournier et Plantier-Noguier se trouvaient.

Soudain, au milieu des vociférations et des cris de la bande cléricale, deux balles de revolver retentirent et un militant socialiste s'affaissa, mortellement atteint.

L'assassin est très connu dans la région comme un agent royaliste de marque.

Il est arrêté.

Dans le pays noir, où les divisions politiques sont si profondes et si terribles, ce drame a produit une violente émotion. En tous cas il indique combien les adversaires de la République sont affolés par la propagande républicaine. Avec ces odieux moyens on ne l'arrêtera pas car la tyrannie royaliste pèse trop lourdement sur ce malheureux pays pour qu'elle puisse durer plus longtemps.

UN ORIGINAL

Quinze millions gaspillés en sept mois. — Habillé en billets de banque. — Coûteuses excentricités. — Bain de champagne. — Un galant généreux. — Dépenses ruineuses. — Mort dans la misère.

New-York, 3 janvier. — On annonce la mort de John Stell, de Franklin, (Pensylvanie), original qui gaspilla une fortune de 15 millions de francs en sept mois !

La fortune de Stell lui provenait de sa mère adoptive, qui fut littéralement réduite en morceaux par une explosion provoquée par des vapeurs d'huiles lourdes ; c'est sans doute pour cette raison qu'il était connu dans tous les Etats-Unis sous le nom de « Johney, l'huile lourde ».

John, qui dépensait à tort et à travers, inscrivait ses dépenses sur un calepin et plus de vingt personnes peuvent en certifier l'authenticité.

Pendant des mois, il se promena dans les rues des centres pétrolifères avec des habits ornés de billets de banque, à sa jaquette et à son pantalon ; son chapeau était doublé de billets de banque ; on en voyait même qui sortaient de ses chaussures.

John n'était pas complètement fou ; il était atteint de cette monomanie que les Français appellent la folie des grandeurs ; il aurait tout fait pour qu'on parlât de lui ; il est certain qu'il réussit à atteindre son but.

Des journaux américains consacrent des colonies à ses excentricités.

Il donnait 25 francs pour cirer ses souliers, 50 francs pour se faire raser ; il était aussi très généreux avec les serviteurs. Ses pourboires variaient entre 25 et 50 francs. Il leur donnait de l'argent pour jouer, et, un jour, il acheta un hôtel et le rendit à la personne avec qui il avait conclu le contrat.

Une fois, à New-York, pour faire une course, il acheta la voiture et le cheval et les donna au cocher. Une autre fois, il acheta tout le champagne qui se trouvait à l'hôtel, puis il demanda au garçon de le monter et fit vider le contenu des bouteilles dans une baignoire ; puis il prit un bain dans ce liquide.

Il arrivait souvent que lorsque John Stell voyait une jolie fille dans la rue, il s'approchait d'elle et lui offrait un chèque de 500 fr.

Il achetait tout ce qui lui passait par la tête.

Après quelque temps de séjour, John a

FEUILLETON DU 4 JANVIER. — N° 13

MEMOIRES D'UN MEDECIN

Joseph BALSAMO

par Alexandre DUMAS

VII

Eurêka

Balsamo s'approcha de la porte, écouta les pas du vieux serviteur, qui faisaient à leur tour craquer l'escalier. Bientôt les pas retentirent au-dessus de sa tête. La Brie était rentré chez lui.

Alors le baron alla à la fenêtre.

En face de sa fenêtre, à l'autre aile du pavillon, une petite mansarde, aux rideaux mal fermés, était éclairée. C'était celle de Legay. La jeune fille détachait lentement sa robe et son fichu. Souvent elle ouvrait sa fenêtre et se penchait en dehors pour voir dans la cour.

Balsamo la regardait avec une attention qu'il n'avait sans doute pas voulu lui accorder au souper.

— Etrange ressemblance ! murmura-t-il.

En ce moment, la lumière de la mansarde s'éteignit, quoique celle qui l'habitait ne fût point couchée.

Balsamo demeura appuyé à la muraille.

Le clavecin retentissait toujours.

Le baron parut écouter si aucun bruit ne se mêlait à celui de l'instrument... Puis, lorsqu'il se fut bien assuré que l'harmonie veillait seule au milieu du silence général, il rouvrit sa porte, fermée par La Brie, descendit l'escalier avec précaution, et poussa doucement la porte du salon, qui tourna sans bruit sur ses gonds usés.

Andrée n'entendit rien.

Elle promenait ses belles mains, d'un blanc mat, sur l'ivoire jauni de l'instrument ; en face d'elle était une glace incrustée dans un parquet sculpté dont la dorure écaillée avait disparu sous une couche de couleur grise.

L'air que jouait la jeune fille était mélancolique. Au reste, c'étaient plutôt de simples accords qu'un air. Elle improvisait sans doute, et repassait sur le clavecin les souvenirs de sa pensée ou les rêves de son imagination. Peut-être son esprit, si attristé par le séjour de Taverney, quittait-il momentanément le château pour aller se perdre dans les immenses et nombreux jardins de l'Annonciade de Nancy, tout peuplés de joyeuses pensionnaires. Quoi qu'il en fût pour le moment, son regard vague et à demi voilé se perdait dans le sombre miroir placé devant elle, et qui reflétait les ténèbres que ne pouvait aller combattre au fond de cette grande pièce la lumière de la seule bougie qui, placée sur le clavecin, éclairait la musicienne.

Parfois elle s'arrêtait tout à coup. C'est qu'alors elle se rappelait l'étrange vision de la soirée et les impressions inconnues qui en avaient été la suite. Or, avant que sa pensée eût rien précisé à cet égard, le cœur avait déjà battu, et le frisson avait parcouru ses membres. Elle tressaillait comme si, tout isolée qu'elle était alors, le contact d'un être animé fut venu l'effleurer et la troubler en l'effleurant.

Tout à coup, comme elle cherchait à se rendre compte de ces impressions bizarres, elle les éprouva de nouveau. Toute sa personne frissonna comme secouée d'une commotion électrique. Ses regards prirent de la netteté, sa pensée se solidifia pour ainsi dire, et elle aperçut comme un mouvement dans la glace.

C'était la porte du salon qui s'ouvrait sans bruit.

Derrière cette porte apparut une ombre.

Andrée frémit, ses doigts s'égarèrent sur les touches.

Rien n'était plus naturel cependant que cette apparition.

Cette ombre qu'il était impossible de reconnaître, encore plongée dans les ténèbres qu'elle était, ne pouvait-elle être celle de monsieur de Taverney ou celle de Nicole ? La Brie, avant de se coucher, n'avait-il pas à rôder par les appartements et à entrer au salon pour quelque besogne ? La chose lui arrivait fréquemment, et, dans ces sortes de tournées, le discret et fidèle serviteur ne faisait jamais de bruit.

Mais la jeune fille voyait avec les yeux de l'âme que ce n'était ni l'une ni l'autre de ces trois personnes.

L'ombre s'approcha d'un pas muet, se faisant de plus en plus distincte au milieu des ténèbres. Arrivée au cercle qu'embrassait la lumière, Andrée reconnut l'étranger, si effrayant, avec son visage pâle et sa redingote de velours noir.

Il avait, sans doute pour quelque mystérieux motif, quitté l'habit de soie qu'il portait. (1)

(1) On sait que la soie est mauvaise conductrice et repousse l'électricité. Il est à peu près impossible de magnétiser une personne qui porte de la soie sur elle.

Elle voulut se retourner, crier.

Mais Balsamo étendit ses bras en avant, et elle ne bougea plus.

Elle fit un effort.

— Monsieur, dit-elle, Monsieur !... au nom du ciel, que voulez-vous ?

Balsamo sourit ; la glace répéta cette expression de sa physionomie, et Andrée l'absorba avidement.

Mais il ne répondit pas.

Andrée tenta encore une fois de se lever, mais elle ne put y parvenir ; une force invincible, un engourdissement qui n'était point sans charme, la clouèrent sur son fauteuil, tandis que son regard restait rivé sur le miroir magique.

Cette sensation nouvelle l'épouvanta, car elle se sentait entièrement à la discrétion de cet homme, et cet homme était un inconnu.

Elle fit pour appeler au secours un effort surhumain ; sa bouche s'ouvrit ; mais Balsamo étendit ses deux mains au-dessus de la tête de la jeune fille, et aucun son ne sortit de sa bouche.

Andrée resta muette ; sa poitrine s'emplit d'une sorte de chaleur stupéfiante qui monta lentement jusqu'à son cerveau, se déroulant comme une vapeur aux tourbillons envahissants.

La jeune fille n'avait plus ni force ni volonté ; elle laissa retomber sa tête sur son épaule.

En ce moment, il sembla à Balsamo entendre un léger bruit du côté de la fenêtre ; il se retourna vivement et crut voir extérieurement s'éloigner de la vitre le visage d'un homme.

Il fronça le sourcil ; et, chose étrange, la même impression sembla se refléter sur le visage de la jeune fille.

Alors, se retournant du côté d'Andrée, il abaissa les deux mains qu'il avait constamment tenues levées au-dessus de sa tête, les releva d'un geste onctueux, les abaissa encore, et persévérant pendant quelques secondes à entasser sur la jeune fille des colonnes écrasantes d'électricité :

— Dormez ! dit-il.

Puis, comme elle se débattait encore sous le charme :

— Dormez ! répéta-t-il avec l'accent de la domination. Dormez ! je le veux.

Dès lors tout céda à cette puissante volonté. Andrée appuya le coude sur le clavecin, posa la tête sur sa main et s'endormit.

Puis Balsamo sortit à reculons, tira la porte après lui, et l'on put l'entendre remonter l'escalier de bois et regagner sa chambre.

Aussitôt que la porte du salon se fut refermée derrière lui, la figure qu'avait cru entrevoir Balsamo reparut aux vitres.

C'était celle de Gilbert.

VIII

Attraction

Gilbert, exclu du salon par l'infériorité de sa position au château de Taverney, avait surveillé toute la soirée les personnages à qui leur rang permettait d'y figurer.

Durant tout le souper, il avait vu Balsamo sourire et gesticuler. Il avait remarqué l'attention dont l'honorait Andrée ; l'affabilité inouïe du baron à son égard ; l'empressement respectueux de La Brie.

Plus tard, lorsqu'on s'était